

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSENT LE JEUDI

\$1 00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DRAMES INCONNUS

#### DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

##### I.

—Notre première entrevue date d'hier aux Italiens. Avouez que l'amour vous est venu vite ! dit-elle en retrouvant le ton railleur.

—Je vous aime depuis cette nuit où, après avoir été sauvé par vous du guet-apens qui m'attendait à la sortie du bal de l'Opéra, j'ai passé de si douces heures près de vous... dans le cabinet du restaurant... au souper où vous m'avez refusé de vous démasquer.

C'était la seconde fois que Mme d'Armangis entendait Avril la prendre pour ce mystérieux domino.

—Quelle est cette femme ? se demanda-t-elle.

—Ne le niez plus. Je vous ai reconnue, vous ma protectrice... suis je donc si coupable pour avoir laissé l'amour s'emparer de mon cœur reconnaissant ? poursuivit Paul.

Et pour attirer encore à lui cette tête qui avait fui devant un autre baiser, il entourait de son bras la ceinture de Berthe.

A cette étreinte, elle se redressa debout pour s'en dégager, mais Avril s'était aussi relevé, pressant toujours cette taille qui n'avait pu lui échapper. Ainsi serrés l'un contre l'autre, ils se regardèrent muets pendant vingt secondes.

Puis, comme si elle ne pouvait soutenir le regard de feu du jeune homme, Mme d'Armangis baissa les yeux en balbutiant, émue :

—Je vous l'ai dit, vous êtes fou.

—Je vous aime ! je vous aime ! répéta Avril qui, par un brusque effort, amena sous ses lèvres le front de la grande dame. Un énorme bâillement interrompit subitement la scène.

C'était Caduchet qui se réveillait. Avant que le sourd eût retrouvé sa parfaite connaissance et surtout son aplomb, Berthe eut le temps de dire en souriant.

—Vous êtes si fou qu'il me prend envie de vous traiter comme tel. Savez-vous par quel procédé on guérit les fous ?

—On les enferme.

—Oui, on les isole.

—Et vous voulez m'isoler ?

—Oh ! pendant quelques jours à peine... je suis curieuse de savoir si la solitude calmera votre démenée.

Et, baissant la voix bien qu'elle sût que Caduchet était incapable d'entendre, elle continua rapidement :

—Vous allez vous rendre, sans en prévenir quiconque, au village de Clichy-sous-Bois. Vous vous ferez indiquer le paysan Janerot et vous lui demanderez les clefs de la Maison des Enragés, en disant que vous venez de ma part.

—Et ? fit Avril frissonnant de joie.

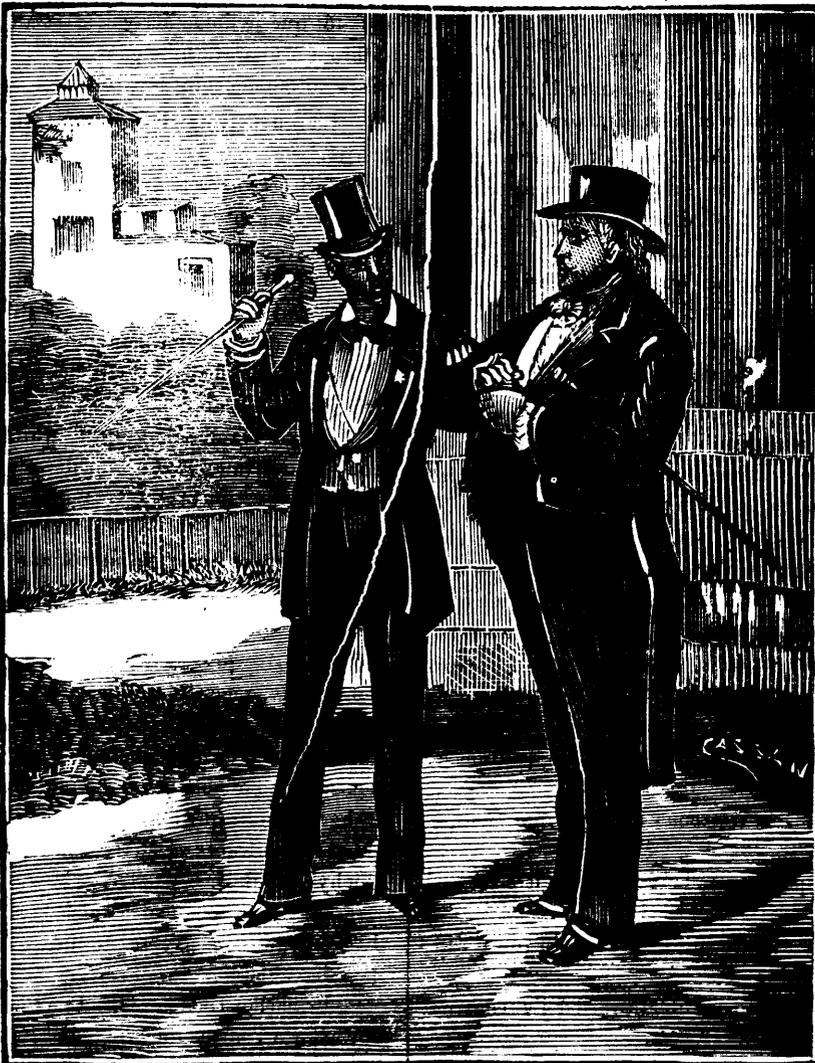
—Et vous attendez, ajouta-t-elle en lui adressant un sourire plein d'enivrantes promesses.

— Oui, c'est vrai, nous nous séparons ici...

Caduchet avait fini par se remettre sur ses jambes et s'approchait en disant :

—Je parie que vous avez cru que je dormais ? Pas du tout, je me recueillais pour trouver une rime.

Après cet audacieux mensonge, le sourd, sans aucune transition, lança un regard désespéré au plafond et poussa un petit gémissement.



—Oui, une rime... pour elle, l'ingrate ! geignit-il mélancoliquement. Où peut-elle, être, cette oruelle dont l'absence fait de ma vie un vrai désert ? Envolee comme un sylphe !

Et l'inconsolable Caduchet, s'enfouissant la figure dans son chapeau pour cacher sa douleur, envoya un sanglot sur le nom de son chapelier en même temps qu'il glapissait :

—Reviens, mon adorée Françoise !... ma trop aimable déesse !

—Emmenez-le, car il est capable de pleurnicher ici jusqu'à demain, souffla Berthe à l'héritier.

Le jeune homme passa son bras sous celui du magot qui comprit le geste.

—Ah ! oui, c'est vrai, dit-il, j'oubliais qu'il est l'heure d'adresser nos adieux à madame... Que voulez-vous ; l'amour me rend insensé... J'en meurs ! Depuis quatre jours, j'ai déprimé de près d'une once.

Tout gémissant, l'énorme personnage se laissa entraîner par son compagnon qui, après avoir déposé un baiser sur la main de Mme d'Armangis, lui avait murmuré :

—Je vais aller attendre où vous m'envoyez.

—Surtout ne parlez de votre départ à personne ! insista-t-elle en le cougédiant avec un dernier et séduisant sourire.

Au vingtième pas dans la rue, Avril aurait bien voulu se débarrasser de son homme, mais le sourd se cramponnait si vigoureusement à son bras que la fuite était impossible. Tout en trottoyant, Caduchet reprit ses lamentations :

—Ah ! que ne puis-je savoir en quel coin s'abrite cette fleur de beauté qui porte le gracieux nom de Pillois !

—Parbleu ! moi aussi ! pensa Avril en se rappelant de quel trouble la vicille et sèche créature avait été saisie, dans le salon de Perrier, quand on avait prononcé son nom devant elle.

Et, tout en traînant le mastodonte devenu rêveur, il se mit aussi à songer à la Pillois, dont Bourguignon, quand il lui avait conté les anciennes amours de la veuve et de Caduchet, lui avait appris le nom de famille " Bédache," ce même nom que portait le fermier du village de Bresles chez lequel il avait passé sa première enfance. A coup sûr ce devait être cette femme qui l'avait confié, lui, l'enfant abandonné, à ce fermier qui, au dire de Bourguignon, était le frère de la veuve. A ce détail, révélé par son domestique, il s'était cru sur la piste qui le conduirait à la découverte de sa famille ; malheureusement, dès le lendemain, la Pillois s'était tout à coup soustraite à l'enquête, en quittant à la hâte son domicile.

Après un assez long silence, il secoua le larmoyant Caduchet :

—Vous n'avez nulle espérance de la voir reparaitre tôt ou tard ? lui demanda-t-il.

La dernière syllabe entra seule dans l'oreille du sourd qui répliqua :

—Vous voulez faire un tour de boulevard ? j'y consens avec plaisir.

—Le diable soit d'un pareil pot ! pesta l'héritier qui s'en tint à cet unique caséi de conversation.

Il n'eut pas, du reste, grand-peine à garder le silence, car, de cent en cent pas, son voisin lui répétait :

—Je vous en supplie, ne me bavardez pas ainsi... laissez-moi rêver à mon ange ingrat.

Quand, flâneurs silencieux, ils eurent longé les boulevards jusqu'à l'entrée du faubourg Montmartre, Avril s'arrêta et tendit la main à Caduchet :

—Oui, c'est vrai, nous nous séparons ici, dit ce dernier en reconnaissant l'endroit.

Et, avec cette extraordinaire vigueur qu'il possédait, il écrasa presque, dans la sienne, la main offerte en ajoutant d'une voix navrée :

—Bonne nuit ! dormez aussi pour moi... car l'insomnie m'attend... Je ne ferme plus l'œil depuis qu'elle m'a abandonné.

Sur cette énorme entorse donnée à la vérité par le sourd, qui oubliait le superbe à-compte de sommeil qu'il avait déjà pris dans le salon de Mme d'Armangis, Avril quitta le grotesque qui poursuivait sa route jusqu'au faubourg Poissonnière, dans lequel, nous l'avons dit, il demeurerait en face du Conservatoire.

Après avoir foint, pour laisser Caduchet s'éloigner, de prendre la direction de son domicile, Paul, rebroussant chemin, était revenu sur le boulevard.

—Il est onze heures, se dit-il. Si je pars maintenant pour Clichy-sous-Bois, je débarquerai en pleine nuit et je ne saurai trouver le logis de ce paysan qui doit me remettre les clefs... Le plus tôt que je dois arriver, c'est au petit jour et deux heures suffiront à une voiture pour m'y conduire... Que vais-je faire jusqu'au moment du départ ?

Le souvenir de Bourguignon qui l'attendait en son logis le fit rire.

—Si je commettais l'imprudence de rentrer au bercail, je ne pourrais peut-être plus m'échapper demain. Ce vieux sournois m'accablerait de questions... et j'ai promis de me taire... sans compter qu'il serait homme à vouloir me suivre. Le mieux est donc de le laisser attendre. Je vais m'attabler dans quelque cabaret jusqu'au moment de me mettre en route.

Après une flânerie sur le boulevard, qu'il prolongea autant qu'il lui fut possible, Paul entra dans ce restaurant où, cinq nuits auparavant, alors qu'il quittait M. de Saint-Dutasse mourant, il avait soupé avant de se rendre au bal de l'Opéra.

En se retrouvant à la même table, Paul, à la pensée de changement qui s'était opéré dans son existence en un aussi bref délai, sentit son cœur palpiter d'une bien sincère joie.

—Il y a cinq nuits, murmura-t-il, j'entrais pour la première fois dans cette maison où, quelques heures plus tard, je devais ramener celle qui m'a sauvé la vie. J'étais alors déguenillé, à demi pendu, repoussé de tous... Aujourd'hui, la fortune m'attend et je suis aimé de la belle Mme d'Armangis !

Quand il quitta le cabinet où il venait de souper aussi lentement que possible, il était cinq heures du matin. Un de ces cochers de nuit qui font stationner leur voiture à la porte des grands restaurants se chargea de le mener en deux heures à Clichy-sous-Bois.

—A cette époque de l'année le petit jour vient à sept heures. Je trouverai mon paysan éveillé, se dit l'héritier en s'installant dans le véhicule.

Le cocher tint parole. Deux heures après, il déposait son voyageur à l'entrée du village. Paul marcha tout droit à un habitant qui, sur le seuil de la première maison, s'étirait les bras en bâillant à pleine mâchoire.

—Pourriez-vous m'indiquer la demeure de M. Janerot ? demanda-t-il.

—Janerot ? c'est moi, dit le bâilleur.

—C'est alors chez vous que sont déposées les clés de la Maison des Euragés ?

—Oui, depuis deux ans.

—Je suis autorisé par Mme d'Armangis à vous les réclamer.

Janerot leva la vue au ciel on homme qui se consulte.

—D'Armangis... d'Armangis, répéta-t-il, je crois bien que c'est ce nom-là que m'a donné l'usurier... car, il faut vous dire que je ne l'ai jamais vue, cette dame. La propriété appartenait à un noceur de première force... Pour mener cette vie de poli chinelle, il paraît qu'il empruntait à tort et à travers. Aussi avait-il fini par laisser la maison en paiement à un usurier... qui ne l'a pas gardée longtemps, du reste... car, au bout de trois jours, il m'a annoncé que les dettes du noceur... un fort beau garçon, entre nous... lui avait été payées par une grande dame qui était devenue ainsi propriétaire de la maison... Et il m'a donné son nom pour que je lui remisse les clefs quand elle viendrait visiter son acquisition... Faut croire qu'elle n'est pas curieuse, la grande dame, car je n'ai pas encore vu la couleur de ses cheveux.

Tout en parlant, Janerot était rentré chez lui et, sur le manteau de la cheminée, il avait pris un sale et vieil almanach de campagne qu'il se mit à feuilleter.

—D'Armangis ! répéta-t-il, voyons si c'est ce nom-là... l'usurier me l'a écrit sur mon Mathieu Lacneborg pour que je ne l'oublie pas... Ah ! oui, tenez le voilà en toutes lettres... D'Armangis, c'est bien cela.

Puis fermant son livre, le rustre ajouta :

—Est-ce que monsieur désire visiter la maison pour l'acquiescer ?

—Je ne sais encore si je l'achèterai. Aussi avant de me décider, je viens l'habiter pendant une quinzaine de jours, répondit Paul s'emparant du prétexte qui lui était offert.

Janerot ouvrit le tiroir d'un buffet dans lequel il prit un trousseau de clefs.

—Je vais vous conduire, dit-il.

De sa chaumière à la Maison des Enragés la distance était courte, mais il la parcourut en traînant le pas et, d'un regard sournois, examinant Avril qui marchait à son côté :

—Comme ça, reprit-il en entrant sous bois, monsieur vient passer une quinzaine dans notre pays ?

—Peut être plus, peut être moins, répondit l'héritier, qui, au fond, aurait été fort embarrassé de préciser mieux le temps de ce séjour, dont la durée dépendait du caprice de Mme d'Armangis.

—Monsieur va bien s'ennuyer ainsi tout seul... avec son domestique.

—Je n'ai pas de domestique.

—Ah ! je croyais que monsieur serai rejoint plus tard... aujourd'hui ou demain, par un serviteur, continua le paysan dont l'œil s'était nuancé d'étonnement à cette réponse.

Dix pas plus loin il revint à l'assaut :

—Alors, comme je disais, monsieur va bien s'ennuyer tout seul dans cette grande maison, insista-t-il d'un ton mielleux.

L'incomparable beauté de Berthe accusait si peu son âge que Paul, en se souvenant que Janerot avait avoué ne l'avoir jamais vue, répondit :-

—J'attends une dame d'ici à quelques jours.

Le rustre guettait sans doute cette réponse, car d'un ton dans lequel on n'aurait pu discerner la raillerie de la naïveté, il demanda aussitôt :

—Est-ce que c'est la dame qui paye les dettes des jolis garçons ?

—La personne qui doit venir... est ma sœur, dit sèchement l'amoureux, froissé par cette impudente question,

—Alors vous êtes donc le frère de Mme d'Armangis ? reprit Janerot qui, tout en parlant, ouvrait une petite porte percée dans le mur du jardin.

En songeant que son séjour avec lui dans cette maison compromettrait la grande dame, s'il avouait son nom, Paul repartit vivement :

—Mme d'Armangis ? Pas plus que vous je ne l'ai jamais vue, mon brave homme. Dans mes pourparlers au sujet de la propriété que je veux acheter, je n'ai eu affaire qu'à l'intendant de cette dame qui m'a dit qu'au nom de sa maîtresse vous me remettiez les clefs.

Pendant qu'il était en train de mentir pour sauver la réputation de sa belle des indiscretions de ce grossier et curieux personnage, Avril fit la bonne mesure. Après avoir cherché au hasard dans sa mémoire le premier nom venu, il ajouta avec aplomb :

—Ma sœur se nomme... de Jozères.

—Après tout, ça m'est égal... Je n'y tiens pas plus que cela, moi... D'Armangis ou de Jozères, c'est comme vous voudrez, fit le villageois tête d'un ton qui prouva que, tout en paraissant céder, il ne retranchait rien de ses suppositions.

Cependant ils étaient arrivés à la maison. Derrière son guide, Avril pénétra dans un coquet salon ouvrant à droite d'un spacieux vestibule.

—Hein ! fit le rustre, est ce meublé ? Oh ! le grand farceur ne regardait pas à la dépense ; il y a dix chambres pareilles bondées de meubles dans le dernier genre... vous aurez de quoi vous remuer à l'aise... et du vin dans la cave... ainsi que du bois.

—Alors, profitez-en pour allumer du feu.

—Tout de suite, dit Janerot, qui sortit pour se rendre à la cave.

Resté seul, l'amoureux se prit à réfléchir sur les révélations du paysan. Mme d'Armangis, à laquelle jamais la médisance n'avait pu prêter un seul amant, devait elle cette réputation usurpée à la précaution prise de venir cacher ses amours en ce coin inconnu des pourvoyeurs de la chronique scandaleuse ?

—Quel est cet homme dont elle a payé les dettes ! se demanda-t-il en sentant lui poindre la jalousie à cette pensée qu'un autre l'avait précédé dans le cœur de Berthe.

Et il se promit de fouiller à fond toutes les chambres de la maison pour trouver quelque trace qui lui fit connaître que avait été celui que Janerot appelait le noceur.

—Là ! je vous apporte de quoi vous procurer une fameuse flambée, dit le villageois en réparant les bras chargés de bois.

—Bien, allumez.

—Il faudra aussi vous faire du feu dans la chambre à coucher que vous choisirez... oh ! vous n'aurez que l'embarras du choix... il y a sept lits dans la maison.

—Bon. Alors j'opte pour la chambre qui était habitée par celui que vous appelez le noceur.

—Ah ! très-bien, celle du coin, là-haut.

—Dites-moi. Ce noceur était il jeune ? demanda Paul en affectant l'indifférence.

—Entre trente et trente-cinq ans.

—Vous prétendez qu'il était beau garçon ?

—Un homme superbe... et généreux !

—Et il se nommait ?

Le bonhomme n'avait sans doute pas entendu, car il continua :

—Oh ! oui, généreux ! Pour le moindre service, il avait la main à la poche.

Avril comprit l'invite à l'as qui lui était adressée, et il tendit aussitôt un louis.

—Tenez, dit-il, voici pour la peine que vous prendrez en cherchant une femme du pays qui, à ma sœur et à moi, nous préparera nos repas et nous prôtera son service pendant notre séjour.

—La personne est toute trouvée. J'ai ma fille qui sort de place. Elle était cuisinière à Maux.

—Bien, je l'engage. Vous lui donnerez à choisir entre cinq ou vingt francs à gagner par jour, appuya le jeune homme. Janerot le regarda étonné.

—Qu'est-ce qu'elle aura à faire pour cinq francs ? demanda-t-il.

—La cuisine.

—Et pour vingt francs ?

—Elle cuisinera... et saura se taire... de même que son père un certain Janerot de votre connaissance.

Le matois se gratta l'oreille en souriant.

—Alors je crois bien qu'elle choisira les vingt-cinq francs.

—J'ai donc offert vingt-cinq ?

—Je l'ai entendu, monsieur. Sur mon honneur ! je l'ai entendu.

—Du moment que vous me le jurez, mon ami, je vous crois.

—Je remercie bien monsieur de sa confiance.

Maintenant qu'il pensait avoir acheté son homme, Avril revint à ses moutons :

—De quoi parlions-nous donc ? fit-il. Ah ! j'y suis. Vous alliez m'apprendre comment se nommait celui auquel a appartenu cette maison ?

—Mais je l'ai déjà répété vingt fois à monsieur... on le nommait le noceur... l'enragé... le franco-luron... le beau gars.

—Oui, mais tout cela n'est pas un nom.

—Ah ! vous désirez savoir le nom de famille ?

—Sans doute.

—J'en suis désolé, mais je dirai à monsieur que je l'ignore.

—Ce n'est pas possible ! s'écria Paul.

Janerot recula de deux pas, étendit une main, posa l'autre sur son cœur et, avec un imperturbable sérieux, prononça :

—Je le jure encore sur mon honneur !

Après quoi il gagna la porte et s'éclipsa en annonçant :

—Je vais vous envoyer ma fille.

## II.

Grande, osseuse, mal bâtie, sorte de gendarme en jupons, telle était la fille de Janerot qui, un quart d'heure après, prit possession de la cuisine.

Pas plus que du père, Avril, sur le compte du précédent locataire, n'avait rien pu tirer de la fille, femme d'une quarantaine d'années, au visage morose et à l'œil faux, répondant au nom de Victoire.

—J'ignore ce qui s'est passé ici, j'habitais Maux à cette époque, répondit-elle à toutes les questions du jeune homme.

Au triste aspect de cette sinistre créature, Paul, qui n'avait pas le choix, s'était dit :

—Elle ne paye pas de mine. Mais que de gens déplaisent au premier abord dont, plus tard, on n'a qu'à se louer. Et puis, après tout, je ne dois avoir que bien peu de jours sous les yeux sa lugubre face,

Pendant qu'on lui préparait son déjeuner, il se mit à inspecter la maison. Au rez-de-chaussée se trouvait deux salons, un fumoir, un billard, une salle d'armes et une vaste salle à manger. Ces pièces, où ne se rattachait rien qui pût trahir la vie tout intime du prédécesseur, indiquaient seulement un haut goût de la dépense, du luxe et surtout d'un intelligent confort.

Comme le lui avait dit Janerot, les lits abondaient dans la maison, car en arrivant au premier étage, Avril visita sur le même côté d'un couloir qui divisait l'étage, toute une suite de coquettes chambres à coucher aux vastes lits.

—C'est là qu'il donnait l'hospitalité de la nuit à ceux et à celles qu'il appelait à partager ses folies, pensa le jeune homme à la vue des ces logements d'amis.

De l'autre côté du couloir se trouvait seulement trois pièces : deux chambres à coucher séparées par un petit salon. La disposition de ce logement était significative : Le salon joignait la chambre du maître à celle de la femme que le caprice du jour avait créée *sultana en titre*.

Dans cette dernière pièce, rien ne pouvait aider les recherches d'Avril. Sur une table un gant oublié près d'un bouquet fané. Dans le salon intermédiaire, une trompe de chasse était posée sur un canapé, et sur le marbre de la cheminée se voyait une cravache de femme dont la pomme d'or ne portait aucun chiffre.

Enfin Paul pénétra dans l'autre chambre, qui avait été celle de l'homme que Janerot désignait comme si généreux et si superbe gars. Sous le rapport du luxe et du confortable, cette pièce ne primait en rien les logements voisins. Un seul détail la distinguait. Sur tous les meubles étaient éparés de nombreux volumes dont les titres, quand il les vit, surprirent fort l'héritier. Tous ses ouvrages étaient religieux ou moraux et leur tranche fatiguée prouvait qu'ils avaient été souvent lus.

Cet intrépide débauché devait donc, à certaines heures, se recueillir et, oubliant l'ivresse des joies bruyantes, redevenir sérieux, grave et... qui sait ?... peut être repentant.

Une autre découverte acheva l'étonnement du visiteur.

Posé sur la table de chevet du lit, se trouvait un volume de Bossuet, ouvert à l'endroit où le lecteur l'avait quitté. Sur la page qui s'offrait au regard d'Avril, on avait souligné au crayon les lignes suivantes du texte :

“ Le coucher sur la dure, la psalmodie de la nuit et la fatigue de la journée attirent le sommeil.”

Puis en marge de ce passage, d'une écriture d'homme on avait ajouté : “ Heureux celui qui peut dormir ! ”

Ces mots devaient avoir été tracés par le fameux enragé, car, près du livre, se trouvait le porte-crayon en or dont il s'était servi.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

Prière à nos lecteurs de lire attentivement la dernière colonne de la huitième page.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

## LA FIANCÉE DU FORÇAT

## DEUXIÈME PARTIE

## VII.

—Les Canaques ? murmura-t-elle avec effroi... Vous avez failli être mangé par les Canaques ?

—Hélas, oui ! Pourquoi ont-ils eu pitié de moi, ces sauvages ? Ou pourquoi ne suis-je pas resté au milieu d'eux ? Pourquoi ai-je salué avec tant de joie la première voile européenne qu'après deux années de séjour forcé dans leur île je vis poindre un matin à l'horizon ? Je ne vous retrouverais pas aujourd'hui dans les bras d'un autre !

—Dans les bras d'un autre ? interrompit vivement Mathilde avec un geste de protestation et de dégoût.

—Sans doute ? n'êtes-vous pas mariée ? N'êtes-vous pas, depuis quarante-huit heures, la femme de mon rival ?... Ah ! si vous saviez quelles épouvantables tortures j'ai endurées depuis deux jours !... en songeant au bonheur de cet homme...

Les lèvres de Mme Marquais laissèrent échapper un triste et amer sourire :

—N'enviez pas son bonheur ! dit-elle d'un ton grave. Il est aussi malheureux que vous !... Plus malheureux même.

—Plus malheureux que moi ! s'écria-t-il en se tordant les poings ! Lui, qui peut dédaigner du haut de son triomphe mon impuissante haine ! Lui qui vous possède pour toujours... Lui qui...

Mathilde ne lui permit pas d'achever :

—Amilcar ! dit-elle, écoutez-moi à votre tour : M. Marquais possède, il est vrai, ma main... et peut-être aussi ma fortune. Mais, je vous le jure, il ne possèdera jamais ma personne ! Jamais. Entendez-vous bien ?...

Il y avait dans son accent tant de solennité et une résolution si ferme qu'Amilcar jeta un cri de joie et de stupéfaction.

—Je reste maîtresse de moi-même, continua-t-elle. Il n'est et ne sera mon mari que devant la loi...

Le jeune homme se précipita vers Mathilde, la pressa contre sa poitrine :

—Merci ! Mathilde ! Mille fois merci ! s'écria-t-il avec ivresse... Ainsi M. Marquais...

—M. Marquais est et restera pour moi un étranger...

—Alors fuyons !... Allons bien loin... Au bout du monde, s'il le faut !... Brisez cette chaîne odieuse !...

Mathilde se dégagea de son étreinte, et, jetant à son fiancé un regard sévère et triste :

—Vous ne m'avez pas comprise, mon ami !...

## VIII.

Amilcar la regarda avec tendresse :

—Je n'ai compris qu'une chose, ma chère âme ! dit-il avec exaltation : c'est que vous m'aimez encore ; c'est que, si votre main n'est plus libre, votre cœur du moins m'appartient !...

—C'est vrai ! répondit-elle d'une voix grave. Oui, je vous aime ! Et ce n'est pas ma faute si, après neuf années d'une fidélité inébranlable, et pour échapper aux obsessions de mon cousin, qui convoitait ma fortune, j'ai eu un moment de lassitude et de faiblesse... Mais hélas !...

—Si vous m'aimez, qu'importe tout le reste ? s'écria-t-il en se précipitant de nouveau vers elle. Si vous m'aimez toujours fuyez avec moi ! Foulez aux pieds les préjugés du monde. Entre cet homme qui vous est indifférent...

—Avant-hier il ne m'était qu'indifférent ; aujourd'hui il m'est odieux.

—Eh ! bien, entre cet homme et moi, pouvez-vous hésiter ?

—Je n'hésite pas.

—Fuyons donc, ma bien aimée ! si c'est votre opulence qui l'a tenté, abandonnez-lui une partie de vos millions : donnez-lui tout !... Plus vous serez pauvre, plus vous me deviendrez chère. Je travaillerai pour vous nourrir... Je suis encore jeune ; j'ai de l'intelligence, de l'énergie, de la volonté... Je me créerai une situation et une fortune... Fuyons ! Fuyons !

—Non, mon ami, répliqua-t-elle mélancoliquement en hochant la tête... Notre mutuel attachement est trop pur et trop élevé pour que je consente à le souiller par un expédient banal. Je vous en estimerais moins et vous me mépriserez !

—Vous mépriser, mon adorée !

—Je ne puis plus être votre femme ; je ne serai pas votre maîtresse.

—Vous m'obligerez alors à provoquer Marquais, à le tuer pour vous rendre libre ?

—Je vous le défends, Amilcar ; vous n'avez pas le droit de tuer celui qui vous a sauvé la vie. Si quelqu'un peut être autorisé à le frapper, c'est moi. Ah ! vous ne savez pas tout encore. Vous ignorez le motif principal de l'horreur qu'il m'inspire. Et pourtant je ne le tuerais pas ; j'ai un moyen plus sûr de le punir et de me venger. M. Marquais n'est point, comme vous le croyez, un coureur de dots ; sa passion est désintéressée. Il m'aime, vous dis-je. Il m'aime de toutes les forces de son âme.

—L'infâme ! interrompit-il avec une sorte de fureur jalouse. Vous voulez donc que je le haisse davantage !

—Il m'aime ! je vous le répète ; il m'aimait déjà le jour où mon pauvre père est tombé sous les balles. Et c'est un rival qu'il a protégé contre ses soldats, qu'il a fait évader, qu'il a arraché à la mort... Plus tard, c'est encore en faveur d'un rival, d'un rival aimé, qu'il a provoqué mon intervention, trop tardive, hélas, devant le conseil de guerre de Versailles... C'est lui qui est accouru m'avertir du danger qui vous menaçait... Jugez jusqu'à quel point il m'aimait !... Vous voyez que je sais lui rendre justice... Mais si j'ai le devoir de reconnaître le dévouement et l'abnégation dont il a fait preuve, j'ai le droit de le maudire...

—Je ne vous comprends pas, Mathilde ! murmura-t-il tout stupéfait de ces étranges contradictions de langage.

—Vous allez me comprendre, dit-elle. Sans lui, vous ne seriez plus vivant, songez y bien ! Comme votre fiancée, et puisqu'il a préservé votre tête, je lui dois de la reconnaissance. Mais comme fille...

Un profond et douloureux soupir s'échappa de sa poitrine.

—Comme fille, disiez-vous ?

—Comme fille, hélas ! je...

Elle fut interrompue par la femme de chambre qui vena d'entrer dans le salon et qui, s'approchant d'elle d'un air mystérieux, lui dit quelques mots à voix basse.

Mme Marquais tressaillit :

—Non ! non ! dit-elle, je ne veux pas le recevoir, je ne le reverrai de ma vie...

—Mais, monsieur insiste, madame... Il paraît si affligé, si

désespéré... Il vous supplie de lui accorder cinq minutes d'entretien...

Mathilde se ravisa :

—Hé bien, faites-le entrer ! dit-elle résolument...

Et se parlant à elle-même :

—Après tout, cela vaut mieux. L'explication sera décisive.

Un instant plus tard, Edouard Marquais pénétrait dans le salon et bondissait vers sa femme :

—Mathilde ! s'écria-t-il, en cherchant à la prendre dans ses bras...

—Monsieur, dit-elle sèchement, je vous ferai observer que nous ne sommes pas seuls.

Edouard se détourna et aperçut le visiteur que, dans son agitation, il n'avait pas vu d'abord, et qu'il n'eut pas l'air de reconnaître... Il fit un geste d'étonnement et de contrariété... Il semblait interroger sa femme du regard...

—M. Marquais, reprit-elle, je vous présente M. Amilcar Mercier !...

Le capitaine fit un bond en arrière ; il restait bouche bée, muet de stupeur, de colère, de jalousie...

Il y eut une minute de silence solennel.

Les deux hommes échangèrent un coup-d'œil terrible.

—Vous voyez que je ne m'étais pas trompée, monsieur, et que je n'étais pas folle ; continua-t-elle d'un ton de défi...

Marquais s'avança vers l'ancien forçat :

—Vous devriez comprendre, monsieur, que votre place n'est pas ici...

Et il ajouta plus bas :

—Nous nous reverrons... Vous sentez que l'un de nous deux est de trop sur la terre... Il faut que je vous tue !

Mathilde avait entendu, elle s'avança vers son mari :

—Monsieur, dit-elle... Le dernier mot que vous venez de prononcer est parvenu jusqu'à mon oreille. Ce mot-là est bien imprudent, je vous le déclare... Vous avez eu tort d'aller ainsi au devant de l'explication que j'allais exiger de vous...

—Mathilde, permettez-moi...

—Laissez-moi achever... Voulez-vous donc tuer mon fiancé comme...

—Vous n'avez plus de fiancé, madame, vous n'avez qu'un mari... Et ce mari, c'est moi.

—Voulez-vous donc tuer mon fiancé comme vous avez assassiné mon père ?...

Edouard Marquais sentit un frisson parcourir tout son corps. Il essaya de balbutier.

—Jurez-moi donc que l'homme qui commandait le peloton d'exécution ne s'appelait pas Edouard Marquais !... Jurez-le, si vous l'osez !

Mathilde attendait, anxieuse, la réponse de son mari.

Elle espérait une dénégation énergique. Si elle n'aimait pas Marquais, si le retour imprévu de Mercier lui rendait odieuse, insupportable la chaîne qu'elle avait volontairement rivée à son existence, elle eût voulu pouvoir estimer encore celui dont elle était forcée de porter le nom.

Plus il s'était loyalement conduit jusqu'alors, plus il s'était montré réservé, délicat, généreux même, plus il lui répugnait de le haïr.

La seule idée de cette union monstrueuse entre la fille de la victime et l'exécuteur soulevait en elle des flots d'indignation et de dégoût.

Le général pouvait, sous l'empire d'un sentiment de rancune, avoir calomnié le rival de son fils...

—Mais défendez-vous donc, monsieur ! s'écria-t-elle avec impatience. Répondez donc !

—C'est ce misérable qui m'accuse ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

—Qu'importe que ce soit lui ou un autre ? Est-ce vrai ou est-ce faux ? Jurez-moi que le révélateur, quel qu'il soit, a menti impudemment. Donnez-moi votre parole. Je vous croirai ; je cesserais de vous regarder avec horreur.

Edouard courbait la tête et restait silencieux.

—Oui ou non, est-ce vous qui avez tué mon... ?

—Madame, écoutez-moi, interrompit-il... Il y a païsons dans la vie des circonstances affreuses et des obligations terribles.

—Ce ne sont pas des considérations philosophiques que je réclame, c'est une protestation ou un aveu... Et votre trouble, votre embarras en face d'une question si précise ne me font que trop clairement entrevoir la vérité !

Se dressant devant lui et le terrassant de son mépris :

—Ainsi, l'on ne m'avait pas trompée ! Ah ! j'aurais donné tout au monde pour entendre sortir de vos lèvres un seul mot de dénégation !... Et vous demeurez muet, interdit comme un coupable écorcé par l'évidence !

—Madame, je n'ai jamais menti ! murmura-t-il. Mais je ne suis pas tout à fait indigne de votre indulgence et de votre pitié ! et quand vous saurez...

—Je n'ai à savoir et je ne sais qu'une chose, c'est que vous êtes le bourreau du colonel Monblant... Arrière, monsieur, arrière !

—Madame, écoutez-moi...

—Appelez-moi mademoiselle !... En dépit d'un mariage conclu par surprise, je compte reprendre à dater d'aujourd'hui mon nom de jeune fille... Je redeviens ce que j'étais hier : Mile Monblant.

—Écoutez-moi, je vous en prie... Permettez-moi de vous rappeler que je n'avais pas osé solliciter votre main, ni vous avouer un amour que je renfermais au fond de mon cœur.

—Votre amour était un outrage... Et quant à ma main que je vous ai offerte, je le reconnais, je croyais la mettre dans la main d'un brave soldat, non dans la main saignante d'un assassin.

—Je ne mérite pas cette injure ! répliqua-t-il avec dignité. Certes, j'ai assez déploré, depuis neuf années, les ordres impitoyables auxquels j'étais forcé d'obéir.

—Peut-être, monsieur ! dit gravement Amilcar, intervenant à son tour. Mais les rigueurs de la consigne ne vous forçaient pas d'épouser Mathilde. D'ailleurs, en présence de certaines besognes, un officier doit briser son épée, dût-il être fusillé lui-même.

—Un seul homme au monde n'avait pas le droit d'aspirer à ma main, monsieur ! reprit la jeune femme. Et cet homme, c'est vous, à qui je me trouve enchaînée par un lien éternel...

—Vous ferez annuler ce mariage infâme, je l'espère bien dit l'ancien forçat.

—Eh ! Vous savez bien que ce n'est pas possible ! répondit le capitaine. Si madame ne reculait pas devant le scandale d'un procès, elle n'obtiendrait même pas une séparation de corps. Revenez donc, Mathilde, à une plus saine appréciation de choses... Quoi que vous fassiez, vous êtes bien et dûment une femme.

—J'entends bien, je vous le répète, conserver ma liberté ! Il n'y a pas en France de juges et de gendarmes capables d'imposer à une fille le contact du bourreau de son père.

—Le vrai bourreau, le véritable assassin, s'écria Edouard avec feu, c'est l'homme qui a mis les violences de la guerre civile au service de ses rancunes de famille ; c'est l'homme qui a fait arrêter votre père et qui, au moment où il vous lourrait d'une grâce mensongère, signait l'ordre d'exécuter d'urgence.

Mathilde et Amiloar poussèrent à la fois un cri déchirant de stupeur.

—Ah ! me comprenez-vous enfin, fille du colonel Monblant ? Le coupable, ce n'est pas moi, instrument passif et obligé, d'une scélératesse que je ne pouvais empêcher ; le seul coupable, c'est le commandant fratricide, c'est le comte de la Clémaderie, c'est votre oncle !

—Le monstre ! murmura Mathilde en frémissant.

Puis se croisant les bras et foudroyant son mari du regard :

—Croyez-vous donc, monsieur, que ce soit là une justification ? Non. C'est une aggravation... Quoi ! Vous saviez cela et vous ne me l'avez pas dit ! Et vous m'avez laissée dans mon ignorance ! Et vous êtes devenu l'ami intime, le commensal, le familier du comte de la Clémaderie... Oh ! je pourrais tout oublier, tout pardonner, tout, excepté ce long silence et cette complicité volontaire !

—Vous ne sauriez plus invoquer ici les exigences implacables de la consigne ! ajouta sèchement Meroier.

—Je vous aimais, Mathilde. Je vous aimais ! C'est là mon excuse.

—Oh ! taisez-vous ! s'écria-t-elle avec une explosion de colère. Ne me parlez plus de votre impudent amour ! Délivrez-moi enfin de votre présence.

Et lui montrant du doigt la porte :

—J'ai besoin d'être seule.

Edouard, suffoqué par la fureur de la jalousie, se précipita vers elle :

—Vous êtes ma femme, après tout !... Ah ! vous avez besoin d'être seule !... Seule avec votre amant, n'est-ce pas ?

—Misérable ! s'écria Amiloar.

—Allons, monsieur, il ne manquait plus que cette dernière lâcheté !

Et se tournant vers Meroier :

—Mon ami, dit-elle avec calme, je veux éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon. Retirez-vous le premier, je vous en prie. Amiloar obéit.

Puis, s'adressant à son mari :

—Tout est à jamais rompu entre nous, monsieur. Aucune naissance au monde ne saurait m'obliger à vous suivre. Allez chercher la force publique si vous voulez affronter l'éclat d'un procès en séparation ! Mais rassurez-vous ! Si je ne vous appartiens pas, je n'appartiendrai à personne. Je n'aurai pas plus d'amant dans l'avenir que je n'en ai eu dans le passé. M. Meroier me respecte autant qu'il m'aime.

Et elle ajouta en soulignant le mot et d'un air de défi :

—Et autant que " je l'aime..." Car je l'aime ! Et je l'aimerais jusqu'à mon dernier soupir !

Et, sans lui laisser le temps de répliquer, elle s'enfuit dans la pièce voisine, dont elle ferma la porte à clef.

Edouard Marquais, ivre de rage, se précipita au dehors sur les traces de son rival.

Il ne fut pas obligé d'aller bien loin. Celui-ci l'attendait dans la rue.

—Votre carte, monsieur ! balbutia-t-il en écumant.

Amiloar, sans s'émouvoir, tira son carnet, en déchira une

feuille sur laquelle il écrivit au crayon son adresse : " 178, rue Saint-Honoré, hôtel d'Athènes. "

—Voici, monsieur, répondit-il...

Ils se séparèrent avec un salut glacial. Amilcar s'éloigna à pas lents.

—Je vengerai son père, pensa-t-il, et je la rendrai libre !

Le surlendemain on lisait dans tous les journaux du soir :

" Ce matin a eu lieu au bois de Meudon une rencontre, entourée de circonstances mystérieuses, entre un honorable officier, le capitaine X..., marié depuis quelques jours avec la nièce d'un général bien connu, et un ancien condamné de la Commune, à qui l'amnistie a rouvert les portes de la France, M. Z...

" Si nos informations sont exactes, ce duel se rattacherait à l'incident dramatique qui s'est produit l'autre jour à Saint-Thomas-d'Aquin, à l'issue d'une messe de mariage.

" A la troisième passe, M. Z... a reçu un coup d'épée en pleine poitrine. Malgré la gravité de la blessure, on ne croit pas que sa vie soit sérieusement en danger.

" Les bruits les plus étranges circulent à propos de cette affaire. Nous ne nous en ferons pas l'écho. On comprend la réserve qui nous est imposée.

" Nous dirons seulement qu'il s'agit d'un de ces romans de la vie réelle qui surpassent parfois en péripéties émouvantes toutes les fictions sorties de l'imagination des conteurs. "

La réserve dont se targuaient les reporters était surtout motivée par leur ignorance et par l'extrême discrétion des adversaires et des témoins.

En pareille matière, il n'y a que les duels pour rire qui recherchent et sollicitent la publicité. Quand on se bat pour de bon et pour des motifs graves, que l'on ne fait pas d'une rencontre un prétexte à réclames ; quand surtout il s'agit de l'honneur d'une femme ou de la dignité d'un mari, on s'entoure d'ombre et de mystère ; on ne s'avise pas d'aller mendier dans les bureaux de journaux l'insertion de quelque procès-verbal plus ou moins ridicule.

Ni Amilcar, ni Marquais n'étaient des fantômes de salle d'armes ; ils étaient d'ailleurs également soucieux de ne pas livrer en pâture à la curiosité publique le nom de la femme qu'ils aimaient.

En dépit des précautions prises par les témoins, ils n'avaient pu empêcher pourtant qu'il en transpirât quelque chose.

La victime avait été transportée dans une petite maison de Bellevue, appartenant à un de ses camarades de transportation, et où les soins les plus empressés lui furent prodigués...

Chaque jour, pendant toute la durée de la maladie, on vit s'arrêter à la porte de la villa un coupé de maître d'où descendait une jeune dame.

Mathilde, on le devine, n'avait voulu laisser à personne le soin de veiller sur son cher blessé. Elle venait s'installer à son chevet, accompagnée souvent par la vieille douairière ; et pendant deux mois, elle fut la plus tendre, la plus dévouée, la plus adorable des gardes-malades.

Grâce à sa sollicitude et à l'habileté des médecins, Amilcar fut bientôt hors de danger.

Ce coup d'épée n'était pas de nature à diminuer la haine et le mépris qu'elle avait voués à son mari. Leur séparation amiable était devenue irrévocable, et Marquais dut se résigner, en frémissant, à reprendre ou plutôt à garder la vie de garçon.

Son mariage n'avait duré qu'une heure. Et dès le seuil de

l'église où s'était accomplie la cérémonie religieuse il avait été virtuellement brisé.

Sa situation était atroce. Devenu pour ses camarades, pour ses chefs, pour tout le monde un objet de pitié et de dérision ; fatigué des commentaires pénibles qu'il entendait murmurer à ses oreilles, il ne tarda pas à donner sa démission, et obtint du gouvernement l'autorisation d'aller prendre du à service l'étranger.

Son désespoir le plus vif était de n'avoir pas tué complètement son rival...

— Je ne suis pas vengé ! s'écriait-il. Si je l'avais frappé mortellement, je ne prêtera pas à rire. Je n'ai fait qu'aggraver ma honte ! Il sera bientôt guéri et je n'aurai réussi qu'à redoubler l'amour de Mathilde pour mon ennemi !

Des projets de suicide hantaient son esprit. Et plus d'une fois, il prit un revolver pour mettre fin à une existence qui lui était insupportable...

Hélas ! ce n'était pas là une solution. La pensée que sa mort allait rendre à Mathilde sa liberté, qu'elle pourrait aimer sans crime et épouser Meroier, lui causait des accès de rage et de folie.

— Non ! se murmurait-il, je ne me tuerai pas. Ce serait sottise... Ils seraient trop heureux d'être débarrassés de moi. Je jouerais encore un rôle de dupe. Si je ne puis empêcher Mathilde d'être la maîtresse de cet homme, elle ne sera pas, du moins, sa femme !

Et roulant des yeux terribles :

— Je conserverai le droit de les tuer tous les deux ? Je vais partir. Mais je reviendrai !... Je reviendrai quelque jour pour les surprendre ; je bondirai sur ma double proie. Je les frapperai dans les bras l'un de l'autre.

Peu de temps après, Edouard Marquis prenait du service dans l'armée égyptienne.

Dès qu'Amilcar Meroier fut en état de raconter à Mlle Monblant tout ce qu'il savait de la conduite de M. de la Clémaderie et de compléter les révélations que lui avait déjà faites son mari, elle mit son odieux oncle en demeure de rendre ses comptes et chargea son notaire les les épousser rigoureusement.

En face de ce quart d'heure de Rabelais, qui sonnait au moment même où la rupture du mariage semblait devoir le délivrer de toute inquiétude, le général fut atterré.

Bien que sa nièce eût maintenu et régularisé la donation qu'elle avait faite à Rosie de l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, il n'avait même pas la ressource de faire vendre l'immeuble pour combler en partie l'énorme découvert.

Pouvait-il dépouiller sa fille après avoir volé sa pupille ?

Il était aculé dans une impasse.

Une attaque d'apoplexie vint fort à propos le tirer d'embarras...

La rumeur publique prétendit qu'il s'était suicidé, et je crois qu'elle ne se trompait pas.

Raymond allait avoir à affronter à son tour, des complications non moins graves... M. Gromel allait se dresser devant lui avec toutes ses exigences et toutes ses menaces !

La famille de la Clémaderie était à la fois ruinée et déshonorée...

Ah ! le colonel Monblant était bien vengé !

.....  
Pendant Edouard Marquis s'était trompé dans ses conjectures, et ses appréhensions jalouses n'étaient pas justifiées.

Son honneur de mari n'avait rien à craindre...

A mesure qu'Amilcar Meroier revenait à la santé, Mathilde se montrait avec lui, sinon plus froide, du moins plus réservée. Dès qu'il fut entièrement guéri, elle le supplia avec tant d'instances et avec tant de larmes, de la protéger contre sa propre faiblesse, de s'éloigner, qu'il fut bien obligé d'obéir.

— Adieu, mon ami, dit-elle en plourant. Attendons des jours meilleurs... Le sort ne sera pas impitoyable. Peut-être viendra-t-il une heure où je pourrai vous aimer sans remords et sans honte !... Adieu, Amilcar ! Adieu !... ou plutôt : au revoir !

FIN.

Nos lecteurs voudront bien lire attentivement les avantages offerts au public et les informations.

### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication ; des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884, celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRES DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VINGT-GEANT DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

### — AUTRES AVANTAGES —

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du Feuilleton Illustré depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

Première ANNÉE, 1880 — Epulsée.

Deuxième ANNÉE, 1881 — Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Paris, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur. — Ce dernier roman terminé en 1882.

Troisième ANNÉE, 1882 — Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

Quatrième ANNÉE, 1883 — La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

Cinquième ANNÉE (1884) — jusqu'au 1er juillet — Les Dramas de l'Argent et Meurtres de l'Héritière (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel)